

TEXTE D'ANALYSE
N°19/2025

LILA RON

PUBLICATION SUR LE SITE WEB
:
AUTOMNE 2025

PUBLIÉ DANS LE N°132 DE
CHRONIQUE FÉMINISTE

AUTEURICE :
LILA RON
Diplômé·e de Master option Design
Textile
Académie des Beaux-Arts de Tournai

PLANTES SAUVAGES ET UTOPIES CONCRÈTES

L'auteurice cherche à travers cette analyse à comprendre comment s'éloigner des mouvements de désespoir qui rongent la soif de révolte. Comment peut-on vivre la lutte aussi et avant tout par la joie, par l'espoir qu'on a pour nos corps, par le désir qu'on ressent pour nos libérations ? Comment renouer avec la nature nous permet de créer des utopies, comment la défendre ouvre des chemins concrets vers des avens nouveaux, des chemins de connexions et d'émancipation. En allant à la rencontre de fais(h)eur·euses de nouveaux mondes, à petites et grandes échelles, iel a le désir de s'éclairer et, si possible, d'éclairer d'autres personnes dans leur recherche de révolution.

Utopie concrète

Une utopie, c'est une idée irréalisable, un rêve d'idéaliste, c'est *Les Guérillères*¹ de Monique Wittig, *La Belle Verte*² de la réalisatrice engagée Coline Serreau (qui sera, pas d'inquiétude, exposée en détail un peu plus loin), c'est l'imagination débridée par un brin de folie et une tornade de désir. Se permettre l'utopie, c'est se permettre un pas vers la révolution. Se permettre l'utopie concrète, c'est faire vaciller, ne serait-ce que d'un pouce, la structure politique en place. Mais l'utopie concrète en opposition à quoi ? Elles se forgent en réponse au système existant, sortes d'échappatoires, de rêves incarnés qui réintègrent l'espoir dans le processus révolutionnaire. Le système dominant, on peut l'affirmer, est capitaliste. On peut parler plus précisément aujourd'hui d'un « réalisme capitaliste³ », théorisé par l'auteur britannique Mark

Fisher qui critique son omnipotence et l'absence, dans l'imaginaire collectif, d'une possibilité d'alternatives viables.

Le premier penseur de l'utopie concrète, c'est le philosophe marxiste Ernst Bloch qui écrit *Le Principe Espérance*⁴ pendant la Seconde Guerre mondiale, démontrant la réciprocité entre désespoir et utopie. En effet, c'est la négativité qui permet la critique du présent et qui permet d'échafauder « *le ou les possibles*⁵ » nécessaires à l'espérance. Possibles poursuivis ensuite et tout d'abord par les militant·es et les artistes.

L'art, c'est parfois le lien entre la fiction et le réel, tout particulièrement dans l'art performatif. Quand l'artiste s'éloigne de la métaphore et floute les limites entre mise en scène et geste concret, iel pose les fondations de l'utopie concrète, brouillant du même pas les frontières entre art et vérité, entre fiction et réel.

C'est ce que fait en 1982 Ágnes Dénes, artiste pluridisciplinaire états-unienne, quand elle plante un champ de blé sur un site d'enfouissement de Manhattan⁶, confrontant paysage hyper-urbain et intervention culturelle à la vue des New-Yorkais·es qui doivent alors se poser les questions qui d'habitude échappent aux citoyen·es : où sont nos priorités ? Comment fonctionne le processus mondial de l'alimentation, est-il juste ? Questions qu'Ágnes Dénes pose elle-même à des étudiant·es de divers pays, dont elle conserve les réponses dans des capsules temporelles destinées à transmettre la mémoire de notre époque, mémoire composée non pas d'objets, mais de questionnements et de réponses, de réflexions d'humain·es contemporain·es. Je pense d'ailleurs que le principe de capsule temporelle invite à l'espérance, ouvrant un champ de possibles au-delà même de nos temps de vie, projetant vers un avenir lointain des aspirations à un temps meilleur.

Dans le même geste d'implantation de la nature dans la commune, l'artiste alliée du vivant Lise Duclaux repeuple les abords de l'église du béguinage de Tongres de plantes sauvages aux vertus curatives⁷. Ainsi, la camomille, la grande pimprenelle, le millepertuis et l'herbe à mille trous remplacent les pavés, listées, décrites et cartographiées par l'artiste. On retrouve l'héritage des sorcières dans cette science du soin, rendue accessible à toustes.

Si c'est l'art qui parfois impulse ce phénomène d'utopie, il s'incarne réellement dans des actions collectives, ancrées, pérennes. Après les artistes seul·es et les gestes symboliques viennent les communautés et les mouvements manifestes.

Utopies dans la fiction, utopies réalisées

L'utopie concrète s'ancre avant tout dans l'imaginaire, dans l'utopie fictionnelle. Il se peut que la première vienne par moment nourrir la seconde, créant un cycle utopique sans cesse alimenté par les rêveuses de lendemains.

Les Guérillères, roman utopique lesbien, prône un retour à la nature dans un entre-soi de personnes identifiées femmes à la naissance, refusant les codes patriarco-capitalistes pour se défaire des injonctions de genre et de sexualité. Monique Wittig l'écrit en 1969, à une période charnière dans l'installation de communautés lesbiennes rurales en Oregon. Catriona Sandilands décrit ce réseau de collectifs ruraux apparu au cours des années 1970, mené par une politique séparatiste lesbienne qui désirait s'éloigner de la « *culture masculine*⁸ » et réinventer son rapport à la nature. En acquérant des terres en collectif, les résidentes de ces communautés se libèrent du concept de propriété, y accueillant d'autres femmes qui souhaitent vivre en autosuffisance. Bien qu'existant à petite échelle, cette expérience de « *fématisation du territoire* » est une porte ouverte à d'autres connexions avec la nature.

De nombreuses initiatives sont apparues dans le sillage de ces mouvements queers vers la ruralité, jusqu'à aujourd'hui avec des collectifs qui créent un pont entre *queerness*, art et écologie. Gang of Witches en fait partie, projet interdisciplinaire et multiculturel d'artistes femmes et non-binaires qui éclot en 2016⁹. En plus d'organiser des événements comme le festival Patriarchy is burning, qui mêle exposition et spectacle vivant et offre une scène à des artistes queers et non-blanc·hes, iels ont créé le Coven, un lieu de résidence et de résilience. Cette communauté en construction vise l'autonomie alimentaire et énergétique tout en hébergeant des créateurices en quête d'utopie. Le Coven se veut un sanctuaire de paix, de partage, et de connexion avec la nature, repensant la fable déclamée depuis longtemps dans les écrits et les films utopiques.

La Belle Verte, entre autres, est une fabulation écologique, le récit d'une planète toujours en paix, d'un peuple sans conflit et connecté avec la nature. Colline Serreau, qui réalise le film et

interprète la protagoniste principale, confronte cette douceur gazonnante au marasme pollué de gaz d'échappement de notre planète. Poussant le curseur de l'image d'une humanité coupée de son rapport au vivant, elle y plante une extra-terrestre venue de la planète utopique qui a le pouvoir de « déconnecter » les humain·es, leur permettant un incongru retour aux sources. Dès les années 1990, elle réussit à titiller nos croyances mortifères avec légèreté et nous laisse en suspens cette interrogation : et si l'utopie n'était qu'à un pas, à une « déconnection » de nous ?

Parcours de vie, parcours d'utopie

Charlotte Cosson, historienne de l'art et amoureuse du vivant, décrit son parcours entre culture mortifère et utopie concrète en se confiant au micro du *Curiosity Club*¹⁰. Elle parle de sa colère étant adolescente face aux injustices irrecevables dont elle était entourée, qui a pris le dessus sur la joie et l'espoir, et explique comment la découverte de l'histoire de l'art et de la passion des artistes a changé sa colère en désir de travailler pour changer les choses. Au fil des années, l'alignement entre ses valeurs et son mode de vie urbain lui est apparu comme trop décalé, déconnecté. De commissaire d'exposition en *burn out*, elle est devenue artiste, mêlant son amour de l'art et son amour du vivant. Elle achète des terres pour y implanter son jardin de permaculture et accueillir des personnes en quête de découverte spirituelle, puis décide d'écrire le livre *Férale*¹¹ pour témoigner de son expérience et transmettre celles de plusieurs artistes qui co-crée avec le vivant.

« [Il] ne suffit pas de faire, ai-je compris à cette occasion, il faut aussi faire savoir. » En apposant le statut d'œuvre sur ses terres réensauvagées, elle veut légitimer son geste de retour à la nature et le « rendre pérenne ». Plutôt que l'immobilité, elle a choisi la « féralité », de tendre vers la vie sauvage en sortant de l'anthropocentrisme. À travers des expériences de transe, elle s'est elle-même « déconnectée » à la manière des personnages de Colline Serreau.

Des utopies concrètes, il en existe tant. La boulangerie bio du coin organisée en coopérative peut être définie comme telle, le potager partagé des voisin·es aussi. Le mouvement Back 2 the soil¹² (retour à la terre) en est une, locale, basée dans le quartier de Molenbeek à Bruxelles. Sa particularité est d'être un collectif composé principalement de personnes non-blanc·hes qui se réapproprient le principe de justice environnementale, encourageant à la permaculture et à la connaissance de la terre.

Fatima Ouassak parle d'une « *écologie pirate*¹³ », enracinée dans les quartiers populaires, qui envisage « *une autre perspective que celle des classes moyennes et supérieures blanches des centres-villes* ». L'autrice et politologue milite pour une écologie internationaliste, alliée à une liberté d'aller et venir, une mutinerie issue des classes populaires non-blanches qui chercherait à la fois une libération des territoires et une libération humaine.

Dès lors qu'on réinvestit l'espace naturel, qu'on donne sa place à la plante sauvage qui pousse entre les pavés, on entrouvre une brèche dans nos imaginaires. La révolution, écrit Donna Haraway, n'est après tout qu'une « *fabulation spéculative*¹⁴ », le début d'une idée, le germe d'une fantaisie.

L'utopie sans concession n'est pas réalisable sans changements majeurs à l'échelle mondiale. Toute décision de faire mieux apporte son lot de contradictions, mais chaque geste met en branle de nouveaux possibles. Si nous parvenons à nous déconnecter, à imaginer l'utopie, si nous réussissons à nous mettre en mouvement et à créer ce passage entre récit et réalité, la révolution devient plus tangible.

Notes

¹ M. Wittig, *Les Guérillères*, Éditions de Minuit, 1969.

² C. Serreau, *La Belle Verte*, 1996.

³ M. Fisher, *Capitalist Realism : Is there no alternative ?*, ZerO Books, 2009.

⁴ E. Bloch, *Le Principe Espérance*, Gallimard, (1954) 1976.

⁵ A. N'Diaye, « Sortir du désespoir par l'utopie avec Ernst Bloch », dans la série À quoi bon espérer, *Radio France*, 2023, disponible ici : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/avec-philosophie/sortir-du-desespoir-par-l-utopie-avec-l-ecole-de-francfort-6651036>.

⁶ Á. Dénes, « Wheatfield - A Confrontation », 1982 dans P. Ardenne, *Un art écologique : Création plasticienne et anthropocène*, Le Bord de l'eau, 2019.

⁷ L. Duclaux, *Pour les plaies et les blessures, mais pas celles du coeur*, 2006, disponible ici : <https://liseduclaux.be/blog/wp-content/uploads/2023/01/pourlesplaies.pdf>.

⁸ C. Sandilands, « Une réponse néopaïenne après le passage de l'ouragan Katrina » dans É. Hache (dir.), *RECLAIM. Recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, 2016, p. 246. La citation suivante provient de la page 254.

⁹ On peut consulter leur site : <https://www.gangofwitches.com/what-we-do/patriarchy-is-burning/>.

¹⁰ « Charlotte Cosson, Chercheuse exploratrice », *Curiosity Club*, 2023, disponible ici : <https://wearecuriosity.com/podcast/charlotte-cosson-chercheuse-exploratrice/>.

¹¹ C. Cosson, *Férale*, Editions Actes Sud, 2023. Jusqu'à mention contraire, les citations suivantes sont issues des pages 253 et 21 du livre.

¹² On peut consulter leur site : <https://www.back2soilbasics.org/>.

¹³ F. Ouassak, *Pour une écologie pirate*, La Découverte, 2023. La citation suivante est également issue de l'ouvrage, page 8.

¹⁴ D. Haraway, *Vivre avec le trouble*, Éditions des Mondes à Faire, 2020, p. 3.